



Ecrire à voxpopuli2009@gmail.com

Lundi 6 juillet 2009 - Page 7

L'avis, c'est la vie

«*Qui va piano, piano, va sano et va lontano*»

Tous les automobilistes devraient méditer cette vérité tirée d'un dicton italien. En effet, «qui va doucement, va sûrement et va loin» Outre-Méditerranée, plusieurs slogans appellent à la prudence sur les routes.

Exemple : «Au volant, la vue, c'est la vie» ou «bien conduire, c'est bien vivre». Par ailleurs, un grand nombre d'opérations ponctuelles sont mises sur pied

pour faciliter la circulation des véhicules (Radio guidage, Bison futé...). Combien de vies humaines seraient épargnées si chacun de nous avait une «éducation routière» bien ancrée dans l'esprit ? En ce domaine, l'école pourrait et devrait jouer les premiers rôles en inculquant aux enfants les prudences à observer et les comportements à adopter.

La vie n'a pas de prix. La prudence est gratuite. Utilisons donc la prudence pour économiser la vie. Pour cela, il suffit de... conduire bien, et de bien se conduire !

Khaled Lemnouer

À propos du dernier film de M. A. Rachedi

Par Saïd Dahmani

En allant voir «le film», je me préparais à assister à une reconstitution de la vie de l'un des principaux pères déclencheurs de la guerre de Libération, le nationaliste Mustapha Ben-Boulaïd. Quelle ne fut pas ma stupeur d'abord, puis mon malaise après la fin de la projection. Car jamais film algérien, sur le combat libérateur, n'a été aussi indigent que le dernier film de M. A. Rachedi ! Je répugne de rappeler son titre, car c'est une atteinte à la mémoire de Mustapha Ben-Boulaïd et à celle d'autres, notamment celle du regretté Mohammed Boudiaf.

Le film, assez long, se déroule sur une suite «d'épisodes» : une séquence relative à Ben-Boulaïd combattant dans les rangs de l'armée française lors de la Seconde Guerre mondiale : probablement en guise de pré-générique ? Ce sont ensuite les événements du 8 Mai 1945. Suit un «épisode» relatif à une manifestation du PPA-MTLD conduite par Messali, suivi d'une séquence relative à une réunion présidée par le même personnage. Dans ces deux derniers passages, aucun des

personnages, Messali ou les autres, n'a d'épaisseur : les acteurs «semblent réciter un texte» sans conviction et poser devant la caméra.

La deuxième partie du film se compose de trois «épisodes». Le premier est relatif à la réunion des «22», expéditive, où les participants, mal présentés, sont caricaturés, suivent les débuts de la guerre. Le deuxième relate le voyage avorté de Ben-Boulaïd vers le Caire, son arrestation, sa détention et l'évasion de la prison de Constantine. Ce deuxième volet du film «écrase» les autres par sa longueur par rapport au titre de film et par sa lourdeur : là aussi les acteurs n'ont pas d'épaisseur et manquent terriblement de conviction.

Le dernier épisode rapporte le succès de l'évasion, le retour de Ben-Boulaïd dans les Aurès, le parachutage du poste radio et la fin de Ben-Boulaïd ; dans cet épisode, seule la séquence des retrouvailles de la famille sonne juste. La présentation de l'affaire de l'évasion elle-même laisse des zones d'ombre. On ne voit pas qui avait coordonné l'opération, et comment Ben-Boulaïd et ses compagnons

d'évasion avaient été «réceptionnés» à leur sortie. Ces épisodes, ou parties, ne s'emboîtent point et ne s'articulent pas entre eux. Ils laissent le spectateur sur sa faim.

Finalement, s'agit-il d'une approche de l'itinéraire d'un nationaliste, acteur du mouvement national, membre actif dans le déclenchement de l'action, de la fondation du Front de libération nationale, combattant sur le terrain, ou bien c'est un film que l'on pourrait, à la rigueur, intituler «L'évasion de la prison de Coudia» ? Car Ben-Boulaïd est l'archétype du militant nationaliste radical de la génération de la première moitié du XX^e siècle, qui se distingue de la génération suivante ; cet archétype diffère de son homologue tunisien, marocain et égyptien. Il se distingue par ses origines, par sa culture politique forgée dans son rapport à la colonisation et dans sa lutte contre le colonialisme, son système et ses valeurs.

Les «Vingt-Deux», ainsi que les autres initiateurs de Novembre 1954, sont coulés dans ce même moule. Or, le film de M. Ahmed Rachedi ne marque pas ce trait important.

Le film ne présente pas le parcours social,

économique, culturel et politique du personnage de Ben-Boulaïd dans sa complexité et dans son humanité également. L'arrière-fond du déroulement de l'intrigue est «neutre» ; l'interaction entre les deux est absente. Or, l'arrière-fond, à savoir le processus du combat anticolonial en Algérie dans cette partie du XX^e siècle qui s'achève en 1954, est très faiblement perceptible dans le film.

Si les promoteurs du film visaient à faire découvrir le parcours et l'histoire du regretté Mustapha Ben-Boulaïd et aux générations algériennes du XXI^e siècle et aux étrangers, elles ont échoué. Car, au mieux, ces derniers retiendraient le processus de l'évasion ; et même cette partie est monotone, à part, peut-être, le passage où les gardiens viennent fouiller la geôle !

En tout cas, espérons un vrai film sur l'itinéraire humain, politique de Ben-Boulaïd et son impact sur sa génération. Celui-ci n'est pas le bon !! Nous sommes très, très loin de *L'aube des damnés*, de *L'opium et le bâton* et de *C'était la guerre* !

S. D.

VOS MESSAGES

● Et ces frères de nous qui...

«Emmenez-moi au bout de la terre. Emmenez-moi au pays des merveilles, Il me semble que la misère, serait moins pénible au soleil...». Toujours un plaisir à écouter, des mots remèdes, des mots miracle, qui nous réchauffent le cœur, qui nous font prendre conscience de ce que nous sommes. Des frères. Sauf qu'il était dix-neuf heures hier, alors que je me rendais à mon rendez-vous quasi quotidien.

Mon heure de détente journalière, à mon arrivée, les chaises étaient vides, et le climat ne présageait rien de bon. Cet endroit habituellement si vivant, si animé, s'est transformé en une bulle vide de vie. En écoutant cette mélodie hier et au contraire des autres nombreuses fois, le cœur n'y était pas. Le cœur n'y était plus.

Où pourriez-vous encore écouter à Alger des textes aussi beaux, aussi doux, qui nous transportent ailleurs, loin, très loin de l'intolérance et du mépris des hommes ? Où pourriez-vous encore rencontrer des hommes qui, malgré leurs différences, malgré tant de différences, se voient de la même manière rêver, de la même manière chanter le même refrain, les mêmes mots, au même moment et avec la même émotion ? Qui plus que la musique arrive à réunir tant de monde autour d'un même sujet ? La vie, l'amour, l'enfance, la beauté de l'existence.

Pourtant, dans cette brasserie du centre d'Alger, après plus de trente ans d'existence, ce remède meurt. Il meurt du fruit de l'intolérance des

hommes.

Cet endroit, si convivial et si chaleureux où se réunissait tout ce beau monde, va fermer ses portes. Officiellement pour changement d'activité, officiellement. Mais qui y croit ?

«Un beau jour sur un rafiôt craquant

De la coque au pont

Pour partir je travaillerai dans

La soute à charbon....

...Je fuirai laissant là mon passé

Sans aucun remords

Sans bagage et le cœur libéré

En chantant très fort....»

Cela reste une chanson, pour ma part, je ne compte ni partir sur un rafiôt craquant, ni fuir laissant mon passé.

Cette terre. Cette Algérie. Ce pays qui, malgré tout, mérite qu'on y vive ou qu'on y meure.

«Vous pouvez abuser de quelques personnes tout le temps.

Vous pouvez abuser de tout le monde quelque temps.

Mais vous ne pourrez jamais abuser de tout le monde tout le temps.»

cyrano_dz@hotmail.com

(Il s'agit en fait du Bar l'Andalous qui se trouve à la rue Pasteur.).

● À propos de la condamnation de Cheb Mami

Pourquoi veut-on absolument s'offusquer de la condamnation par la justice française pour un délit qui l'est également en Algérie.

Cheb Mami est coupable de faits réprimés par la loi algérienne qui se sont déroulés sur le territoire algérien. Faits pour lesquels n'importe quel Algérien lambda aurait été condamné à une peine plus lourde, d'ailleurs bon nombre d'Algériens, surtout des médecins, croupissent en prison pour des faits similaires. Les questions à poser sont : pourquoi nos juges si prompts à embastiller des journalistes ne se sont-ils pas autosaisis de cette affaire ? Y a-t-il eu une enquête de police comme cela aurait sûrement été le cas pour tout autre Algérien ? La vérité est que Mami est intouchable en Algérie et, à ce titre, il aurait pu commettre des dizaines d'autres délits qu'il n'aurait jamais été inquiété, parce que tout simplement, de par le fait qu'il est l'ami de qui nous savons, il est au-dessus des lois de notre pays lequel, rappelons-le, n'est pas la France. Dans un pays où tout se dégrade, où il est d'autres priorités, un pays que des centaines de jeunes fuient quotidiennement au risque de leur propre vie, où il est constaté plus de 40% de jeunes qui n'ont pas d'emploi, ou plus de 40% des familles vivent sous le seuil dit de pauvreté. Savons-nous qu'en Algérie un jeune de moins de 30 ans n'a jamais mis les pieds dans une salle de cinéma et n'a jamais vu couler un robinet quatre jours d'affilée ? Pire encore, sommes-nous conscients qu'au train où vont les choses un jeune sur deux a perdu tout espoir de se marier un jour et surtout d'avoir un emploi correct et un toit décent. Alors dans ce pays condamné à l'hydre islamiste qui est déjà en territoire conquis, où il a été concocté des lois qui emprisonnent des gamins parce qu'ils ont voulu quitter le pays et qui n'ont pas eu la

chance d'avoir un visa pour le faire, un pays qui ose, toute honte bue, de juger des bambins de cinq ans, est-il crucial de s'inquiéter du sort d'un coupable de faits avoués, quand un journaliste- écrivain a purgé deux années de prison pour un délit monté de toutes pièces et quand un valeureux Patriote croupit encore dans une geôle, pour un acte pour lequel il aurait été récompensé trois ans auparavant quand, à cette époque, il s'agissait de défendre une république en plein cauchemar ?

B. Sidi Mohamed

● Militant de la vie

Que ce soit en politique ou en religion, en science ou en technique, en art ou en morale, il faut se ranger à un parti ou un clan. Depuis la nuit des temps, la vie va ainsi. Tout parti est une escroquerie, la politique corrompt toutes choses ; il convient de la stigmatiser. Je ne suis pas l'homme d'un parti, ni l'homme d'une opinion : si j'adhérais à un parti, on me classerait automatiquement parmi les adeptes de telle tendance ou de telle doctrine. Dès lors, plus moyen d'éviter l'alignement systématique, sous peine de se voir rejeté comme transfuge par les gens du métier et par le public. Je ne suis pas militant de parti mais militant de la vie et de l'amour. Je crois à l'amour, à l'amitié, à la tendresse, à la solidarité. Je connais mes limites autant que l'étendue de mes pouvoirs.

C'est pourquoi je veux faire avancer l'humanité avec les moyens dont je dispose et commençant par les gens qui m'entourent. Je ne suis pas un militant de parti mais de la

vie, de la liberté et de la démocratie, de l'amour. J'adhère à mon propre parti, celui de la franchise et de la loyauté. Je suis du côté de ceux qui souffrent, qui luttent. Je suis étroitement solidaire de ceux qui, de quelque manière et sous quelque forme qu'ils peuvent lutter pour la liberté et la justice, le droit à la différence et à l'amour ; en combattant l'injustice ou un dictateur, on ne lutte pas seulement pour sa propre liberté, mais comme l'histoire l'a prouvé, pour la liberté du monde. Cependant, il faut être optimiste dans la vie. Le malheur d'aujourd'hui ne peut que préparer le bonheur de demain; et enfin faire de l'Algérie «la terre des "Homes"», la terre promise de la vraie démocratie, de la joie de l'espérance, de l'amour et de la tolérance et que la sérénité se fasse et se cicatrisent les blessures.

Azzedine Dalibey, El-Kseur-Béjaia

LE BILLET DE M. BENREBIAI La récupération n'a pas d'état d'âme

Deux événements ont marqué, presque simultanément, la vie dans notre pays. L'un, heureux, avec la victoire de l'EN, de football, et la liesse populaire dans tout le pays. L'autre, malheureux, avec l'assassinat de 18 Algériens par la horde barbare.

Si les messages de félicitations ne se comptaient plus pour le premier, pour le second, c'était un quasi-black-out. La récupération n'a pas d'état d'âme.

M. B.

TEXTO

Un salut à toutes mes copines du lycée Nahda filles, Skikda. Que nos chemins se croisent un jour.

Ecrire à voxtexto@gmail.com

De la part d'Imen O.